

Ça avait commencé par la peur.

Nous étions allés à Quillebeuf, comme souvent cet été-là.

On était arrivés à l'heure habituelle, à la fin de l'après-midi. Comme chaque fois on avait traîné le long du bastingage blanc qui borde les quais depuis l'église, l'entrée du port, jusqu'à sa sortie, le chemin abandonné qui devrait aller à la forêt de Brotonne.

On regarde l'autre rive, le port pétrolier, et au loin, les hautes falaises du Havre, le ciel. Puis on regarde le bac rouge qui traverse, les gens qui passent, les eaux du fleuve. Et toujours ce bastingage qui en garde l'approche, fragile et blanc.

On va s'asseoir ensuite à la terrasse de

l'hôtel de la Marine, le centre de la place, face à la rampe du bac.

Les tables sont à l'ombre des bâtiments de l'hôtel. L'air est immobile, il n'y a pas de vent.

Je vous regarde. Vous regardez l'endroit. La chaleur. Les eaux plates du fleuve. L'été. Et puis vous regardez au-delà. Les mains jointes sous le menton, très blanches, très belles, vous regardez sans voir. Sans bouger du tout, vous me demandez ce qu'il y a. Je dis comme d'habitude. Qu'il n'y a rien. Que je vous regarde.

Vous ne bougez pas tout d'abord et puis, de là où je suis, je vois un sourire dans vos yeux. Vous dites :

– C'est un endroit qui vous plaît, ici, un jour ce sera dans un livre, la place, la chaleur, le fleuve.

Je ne réponds pas à ce que vous dites. Je ne sais pas. Je vous dis que je ne le sais pas à l'avance, que c'est au contraire rare quand je le sais.

La place est vide. Le bac transporte beaucoup de touristes. C'est la fin de la vallée de la Seine ici, le dernier bac après celui de Jumièges. Aussitôt le bac reparti, la place redevient vide. C'est entre deux arrivées du bac, dans ce vide de la place, que la peur est arrivée. Je regarde autour de nous et voici qu'il y a des gens, là-bas, au fond de cette place, à la sortie du chemin abandonné, là où il ne devrait y avoir personne. Ils sont arrêtés et ils regardent vers nous. Ils sont une quinzaine, tous pareillement habillés de blanc. Il s'agit d'une même personne indéfiniment multipliée. Je cesse de regarder.

Je regarde de nouveau. Je vois que je me suis trompée. Ils sont encore là, mais ils ont avancé. Quelques-uns parlent. On n'entend rien encore mais moi je sais : ils existent. Je vois des détails. Pour moi ce sont évidemment des assassins, mais cette peur-là je la reconnais, tandis que de la première je ne sais rien. Ces gens paraissent n'avoir qu'un seul et même visage, c'est pourquoi ils sont effrayants. Ils

ont les cheveux en brosse, les yeux bridés, le même air rieur, la même corpulence, la même taille. Mais il ne s'agit pas que de ça, qui est inhabituel, certes, mais répertorié. Je dis :

– Pourquoi y a-t-il des Coréens à Quillebeuf ?

Vous vous retournez vers moi brusquement, rien qu'à l'altération de ma voix, soudain, vous avez dû pressentir la peur.

– Où voyez-vous des Coréens ?

– Vous leur tournez le dos, regardez derrière vous, au bout du quai.

Vous vous êtes retourné, vous vous êtes arrêté le temps de comprendre ce que ça signifiait pour moi. Vous aussi vous aviez peur que recommencent à se montrer à moi ces choses de la nuit. Vous avez cherché comment me répondre, et ça aussi je l'ai compris de vous.

Vous avez dit :

– Ce sont des Asiatiques en effet, mais pourquoi seraient-ils des Coréens ?

– Je ne sais pas. Je n'en ai jamais vu.

Vous riez tout à coup. Je ris avec vous. Vous dites :

– Comme vous n'en avez jamais vu, vous avez tendance à croire que les Asiatiques que vous ne reconnaissez pas, ce sont eux les Coréens, c'est ça ?

– C'est ça.

Vous avez bien regardé du côté des Coréens. Puis vous vous êtes retourné vers moi et vous m'avez regardée avec une attention profonde et si intense qu'elle vous privait de me voir. L'idée de mon existence a pris votre esprit tout à coup. Vous m'avez regardée comme si vous m'aimiez. Cela vous arrivait parfois.

Je dis que je ne peux rien contre cette peur, que je ne peux pas l'éviter, que je ne peux pas la connaître.

Vous n'écoutez pas ce que je dis. Vous me regardez toujours avec ce regard que je n'ai jamais vu qu'à vous.

Les Coréens se sont approchés de nous, ils se sont assis aux autres tables. Ils nous regardent comme nous les avons regardés un moment avant. Ils sourient d'un sourire cruel, qui